

Réflexions sur quelques valeurs du féminisme actuel

Danielle Tremblay

Number 62, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13919ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, D. (1995). Réflexions sur quelques valeurs du féminisme actuel. *Moebius*, (62), 101–107.

Réflexions sur quelques valeurs du féminisme actuel

Danielle Tremblay

Tout au long de cet article, je m'inspirerai de la synthèse très intéressante et stimulante réalisée par Micheline Dumont sur le mouvement des femmes d'hier et d'aujourd'hui, de même que de certains travaux réalisés par Françoise Collin, des *Cahiers du GRIF*, sur l'évolution des enjeux du féminisme. Micheline Dumont examine trois grands pôles du mouvement féministe qui se sont superposés, entrecroisés et même épousés à différents moments de l'histoire de nos sociétés occidentales. Ces trois pôles : le féminisme égalitaire, le féminisme de la différence et le féminisme de l'androgynie, sont toujours actifs aujourd'hui. Sous différents aspects, ils nourrissent le cœur des débats qui atteignent les plus jeunes générations de femmes et de féministes.

Le féminisme égalitaire se définit comme un féminisme des droits, essentiellement réformiste et tourné vers les institutions démocratiques dès leur conception. Depuis le début du siècle, les actions du féminisme égalitaire s'inscrivent dans une éthique humaniste qui proclame la similitude des personnes devant la loi, quels que soient leur sexe, leur langue ou leur couleur, et qui prône donc l'égalité des chances dans l'ensemble du Code civil. Les luttes pour le droit de vote, pour des opportunités égales à l'intérieur du marché du travail ou pour des procédures équitables devant la justice en sont de parfaits exemples. La révolution industrielle et les mutations sociales et culturelles imposées par les deux guerres mondiales ont servi de trame à la plupart

des arguments et des actions du féminisme égalitaire, inspirés par les revendications des bourgeoises instruites et par les luttes organisées des ouvrières dans nos agglomérations urbaines.

Le féminisme de la différence se préoccupe de la spécificité des expériences des femmes dans tous les domaines, traditionnels ou non, dans les normes ou dans les marges. Le féminisme de la différence s'est retrouvé très tôt en relation étroite et tourmentée avec le féminisme égalitaire. Certaines réflexions sur la condition spécifique des femmes ont modifié les démarches du féminisme égalitaire, concernant par exemple la valorisation du travail des femmes et le problème de la dichotomie entre travail et maternité dans le champ social. Le féminisme égalitaire et le féminisme de la différence se sont souvent associés dans la poursuite d'objectifs communs de promotion des femmes : par exemple, le débat des allocations familiales aux mères de famille a été porté par les mêmes instances qui soutenaient la lutte du salaire égal pour un travail équivalent sur le marché de l'emploi. La distinction la plus importante du féminisme de la différence réside dans son optique de transformation globale de la société par l'expérience des femmes. Cette optique de transformation a choisi d'abord des stratégies timides et insidieuses, puis de plus en plus radicales jusqu'à nous.

Des sociétés philanthropiques féminines du début du XX^e siècle aux collectifs autonomes de femmes contre la violence ou pour l'avortement libre dans les années 1970, le fil conducteur du féminisme de la différence est l'exaltation des forces vives des femmes dans la société. L'analyse de la société portée par les agentes de ce féminisme compte sur la subversion partielle ou totale du système social dans son ensemble en tant que chantier de la domination des hommes. Le féminisme de la différence a été prompt à choisir et à adapter pour son propre compte, dans une ambiance souvent conflictuelle, les courants sociaux révolutionnaires inspirés du marxisme et de la gauche contre-culturelle. C'est ce féminisme, radicalisé dans les années 60 et 70, qui a fait surgir les thèmes de prédilection du mouvement féministe actuel : le contrôle du corps et de la sexualité, la violence dans les rapports hommes-femmes, le «continent noir» du travail féminin et les prises de parole des femmes à l'intérieur des arts, des sciences et de toutes les autres représentations culturelles.

Le féminisme de l'androgynie est né lui aussi de la gauche contre-culturelle dans le dernier quart du siècle, mais il se voulait une alternative aux actes de ségrégation politique et sociale posés par certains groupes au nom de la «révolution féministe». Cette tendance du féminisme se compose pour beaucoup de critiques et d'utopistes des deux sexes qui ont fait du champ culturel le lieu de leurs débats. (Bien sûr, les critiques et les utopistes se sont partagés à l'intérieur de tous les mouvements féministes.) Les deux grands objectifs des féministes de l'androgynie sont la remise en question des rôles et des représentations dévolues à un sexe ou à l'autre et l'établissement d'un dialogue entre les réalités culturelles différentes et équivalentes attachées aux deux sexes. Tout comme le féminisme de la différence, le féminisme de l'androgynie vise la construction d'une nouvelle société en privilégiant, cependant, les aspects les plus pacifiques d'une telle révolution culturelle. De là découle le caractère utopique de leur discours que la société québécoise a assimilé avec un certain soulagement, d'après nos observations personnelles. Le féminisme de l'androgynie se considère aussi comme un nid stratégique où peuvent se rejoindre plusieurs noyaux très différents de changement social, réformistes ou radicaux.

Face à tous ces courants de l'intérieur du mouvement des femmes, différemment combinés selon les cultures (européennes, américaines, africaines, etc.), où nous situons-nous, jeunes femmes engagées dans le monde et même, pour certaines d'entre nous, ouvertement engagées dans la réflexion féministe ? Pour nous, Québécoises de 35 ans et moins (plus ça change, plus c'est pareil), les modèles du discours féministe se retrouvent d'abord aux États-Unis. Les discours qui font les manchettes aujourd'hui sortent de la bouche de jeunes intellectuelles féministes comme Susan Faludi et Naomi Wolf. J'ai été tentée d'examiner d'un peu plus près les perspectives de ces deux contemporaines. Pour ce faire, je me suis servie de ma compréhension (que j'espère adéquate) des différents pôles du mouvement féministe si bien résumés par Micheline Dumont et de ma passion personnelle pour l'analyse des discours et des représentations culturelles.

Susan Faludi a pris le grand public par surprise avec son ouvrage monumental intitulé *Backlash: The Undeclared War Against American Women*. Paru en 1981 et réédité en 1991, ce livre est un essai dense et fouillé sur le violent ressac qui a touché les mouvements d'émancipation des

femmes américaines, sur tous les plans, depuis la fin des années 70. Faludi s'est servie de nombreuses sources pour démonter les mécanismes politiques, judiciaires, sociaux et culturels responsables du plafonnement de la condition des femmes ou de l'ébranlement de certains droits acquis dans la décennie 1980-1990. En tant que journaliste, l'auteure analyse de façon rigoureuse plusieurs dossiers : les conditions de travail des femmes dans certains milieux non syndiqués ; les images culturelles des femmes produites par les industries de la mode et de la beauté, ainsi que par les fictions télévisuelles des années 80 ; les péripéties politiques et judiciaires de la lutte contre la violence sexuelle et du débat sur l'avortement. Sa perspective critique n'épargne personne en rassemblant au moins deux pôles stratégiques du féminisme : l'égalité des chances (féminisme égalitaire) et la reconnaissance de la lutte spécifique des femmes pour faire changer le monde (féminisme de la différence).

À l'intérieur de son introduction, Susan Faludi critique l'ensemble du système social qui a, selon elle, retourné les luttes des femmes contre elles-mêmes et fait des mouvements féministes les boucs émissaires de la nouvelle droite. Il n'est pas faux de rapprocher la pensée de Faludi des tendances révolutionnaires du féminisme de la différence des années 60 et 70 qui doivent beaucoup à la gauche, qu'elle soit marxiste ou contre-culturelle. Lorsqu'on examine l'orientation de certains chapitres consacrés au détournement des discours féministes, ainsi que la conclusion en point d'interrogation, on remarque que Faludi semble à la fois exalter les différentes luttes des femmes qui l'ont précédée et reprocher à ses aînés, hommes et femmes, d'avoir laissé leurs idéaux progressistes au vestiaire ou, pire encore, à la récupération. La construction même de sa critique ressemble à un jeu de paradoxes culturels où se mêlent admirablement l'émotion et la rigueur. Cependant cette critique s'épuise parfois à son propre jeu et tourne court au moment d'ébaucher d'autres possibilités pour le mouvement des femmes.

La théorie presque «personnaliste» de Naomi Wolf ressemble au parfait envers, et donc au parfait complément, de la dénonciation globale et systématique de Susan Faludi. Après avoir goûté elle-même à la dénonciation dans son premier livre *The Beauty Myth*, Naomi Wolf écrit à 31 ans *Fire With Fire: The New Female Power And How It Will Change The 21st Century*. Les pivots de son discours res-

semblent à ceux de Faludi en ceci qu'ils empruntent à plusieurs pôles du mouvement féministe : celui de l'égalité par la promotion de la représentation électorale des femmes, celui de la différence par la célébration de tous les pouvoirs féminins, y compris la sexualité. La grosse différence entre les points de vue de Wolf et Faludi réside dans leurs priorités face aux deux pôles féministes de la différence-confrontation et de la différence-réconciliation (androgynie). Alors que Susan Faludi célèbre plutôt la différence des femmes solidaires contre les hommes au pouvoir, et qu'elle fait des allusions très discrètes et méfiantes aux alliances entre hommes et femmes, Naomi Wolf embrasse sans réserve le courant androgyne et, au contraire, critique vertement ce qu'elle appelle le « mythe de la solidarité » des femmes qui « victimise les femmes et démonise le sexe masculin », selon ses propres paroles.

Noami Wolf se sert du discours de la différence pour exalter les différences individuelles entre les femmes et faire craquer une certaine orthodoxie féministe héritée des discours de gauche. Pour Wolf, le discours de la liberté et de la responsabilité personnelles de chaque femme à l'intérieur du mouvement prend le pas sur le discours collectiviste hérité des années 1970. L'ébauche de discours politique de Wolf, qui cherche une avenue plus souple entre la gauche et la droite, est sans doute le signe du désenchantement des jeunes générations, et surtout des jeunes femmes, devant les systèmes sociaux et politiques établis qui ne leur ont pas permis de jouir de leur identité. Naomi Wolf cherche le salut pour la voie du débat culturel qui pousse la représentation politique et est soutenu par elle : une nouvelle culture androgyne, multiple, ouverte aux problèmes profonds de l'éthique sexuelle, de l'intégrité du corps, du respect des personnes et des identités culturelles. Autrement dit, un beau puzzle plus démocratique que la démocratie elle-même.

Même si mon propos vous semble cynique, je dois vous dire que je respecte beaucoup les écrits que j'analyse. Je ne peux pas m'empêcher de constater leur influence sur les discours des porte-parole féministes québécoises de ma génération et de celles qui suivent. Les préoccupations les plus vives des jeunes féministes d'ici font écho aux thèmes dominants énoncés par les mouvements radicaux des années 70 : la liberté du corps des femmes et de la reproduction, les rapports hommes-femmes dans le privé comme dans le public, l'ambiguïté des choix des femmes face au

pouvoir. Mais ces préoccupations s'expriment sur un autre mode impliquant d'autres stratégies qui ne se nomment pas nécessairement comme féministes. Défendu bien haut par Naomi Wolf, le féminisme de l'androgynie (ou encore de l'inclusion) prône la réconciliation culturelle avec les hommes dans des objectifs plus larges de changement social. C'est une composante très forte des réflexions de mes contemporaines : la table ronde organisée par le journal *Voir* avec Diane Lemieux, Dominique Ollivier, Marie-Claude Fortin et Claudine Metcalfe pour la semaine du 8 mars 1994 en est une preuve.

Ce pôle de l'androgynie reconnaît et inclut certaines valeurs des autres féminismes. Par exemple, si l'on se fie aux porte-parole des différents organismes où s'affichent les femmes de ma génération, celles-ci paraissent très sensibles à l'équité sur le plan politique. Beaucoup de jeunes femmes expriment leur féminisme en s'engageant dans des milieux communautaires et culturels aux alternatives plus radicales : cependant la mixité y est vue comme un critère de plus en plus favorable, même si elle n'est pas toujours atteinte en pratique. Tous les repères historiques éclatent dans notre mémoire alors que notre héritage féministe en 1994 ressemble plus que jamais à un trou noir autour duquel flottent des questions qui impliquent l'avenir de notre ordre social et culturel au grand complet. La seule certitude qui demeure est la marque de plus en plus forte des femmes en tant que sujets culturels, pour paraphraser Françoise Collin, ce qui a entraîné une conception tout à fait innovatrice de la culture en tant que lieu des différentes subjectivités sociales.

Le tourbillon des représentations culturelles offertes aux femmes et réutilisées par les femmes est sans doute la caractéristique la plus remarquable de l'époque où je vis, en tant que jeune femme et chercheuse féministe. Laissez-moi donc conclure cet exposé en vous entretenant de la richesse et de la difficulté du travail artistique et culturel poursuivi par des femmes de partout. J'ai lu, sous la plume de Roszika Parker et Griselda Pollock, artistes et critiques, l'histoire de l'exposition *Feministo*, une initiative collective d'artistes anglaises qui se sont échangé des œuvres par correspondance à la fin des années 70. Ces œuvres étaient produites à partir de matériaux du travail domestique et commentaient les conditions de ce travail invisible et omniprésent, lot de la grande majorité des femmes, tout en les liant aux conditions ingrates du travail de création. Ces clins

d'œil qui joignaient la tradition et la subversion ont été mal perçus par les artistes professionnellement reconnues, qui cherchaient à augmenter la visibilité des femmes à l'intérieur des institutions comme les galeries, etc. Entre deux processus de création et deux systèmes de reconnaissance parallèles, lequel choisir ? Je trouve que les débats entre ces femmes artistes sur le pouvoir et le statut social préfiguraient les débats de société actuels entre différents groupes de femmes.

Dans les domaines de la danse, du théâtre et de la performance, l'utilisation de clichés et de symboles culturellement chargés a été la source de nombreux malentendus entre les artistes et le public, comme entre les groupes d'artistes tout au long des années 70 et 80. Récemment, une jeune chorégraphe que je connais bien s'est vu reprocher l'utilisation d'un décor domestique pour son spectacle de danse-théâtre : le conte d'une femme qui se libère progressivement d'un regard paralysant sur ses actions quotidiennes. Je songe en même temps aux images de mon émission de science-fiction américaine préférée qui décrit, depuis la fin des années 80, les conflits intérieurs de personnages féminins qui sont tour à tour des guerrières, des amantes, des guérisseuses, des conseillères, des sages et, parfois, des mères, selon des scénarios délicieusement tordus. Dans ce champ de fiction, les comédiennes, les auteures et/ou les scénaristes ont plus de latitude et elles se débattent littéralement avec les images. Par rapport à l'industrie musicale que j'étudie plus particulièrement, le foisonnement des représentations est tel qu'il est devenu impossible de tirer une analyse politiquement correcte de la carrière complexe d'une artiste ou d'un groupe d'artistes qui comprend à la fois la production de disques, de spectacles, de vidéos et de campagnes de promotion personnelle dans les médias. Dans ce domaine, la cohérence interne n'est pas là où on croit : il n'y a plus de réponses toutes faites. Ce qui me semble beau de mon époque, c'est justement ce vertige sur l'identité culturelle des femmes à partir duquel mon engagement de femme et de personne prendra peut-être sa pleine mesure.